



HAL
open science

Quand les morts parlent ... en anglais : révolte et survie dans la poésie de T.N. Shakabpa (Tibet)

Molly Gilbert-Chatalic

► To cite this version:

Molly Gilbert-Chatalic. Quand les morts parlent ... en anglais : révolte et survie dans la poésie de T.N. Shakabpa (Tibet). Les Cahiers du CEIMA, 2012, Voix défendues, 8, pp.119-138. hal-01087633

HAL Id: hal-01087633

<https://hal.univ-brest.fr/hal-01087633>

Submitted on 16 Feb 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Molly CHATALIC

Quand les morts parlent ... en anglais : révolte et survie dans la poésie de T.N. Shakabpa

Introduction

La voix poétique et le choix d'une langue spécifique peuvent-ils devenir les vecteurs de survie d'une identité culturelle et un moyen de résistance à la domination d'une autre culture et à l'effacement d'une mémoire collective dans le temps ? C'est l'interrogation que suscite l'œuvre de Shakabpa (né le 7 septembre 1943 à Lhassa), poète tibétain vivant maintenant aux Etats-Unis. La situation du Tibet a été régulièrement médiatisée au cours des dernières décennies en Occident et soulève sympathie ou cynisme. Les tensions récurrentes entre la Chine et divers pays de l'Ouest lorsque leurs dirigeants acceptent de rencontrer le chef du gouvernement tibétain en exil, Tenzin Gyatso (plus connu sous le nom du Dalai-Lama) prennent l'allure d'une danse rituelle sur fond de puissance économique et de stratégie militaire sur l'échiquier international. Mais qu'en est-il de la culture, de la langue, de la littérature tibétaines à l'intérieur et à l'extérieur du Tibet et quelle est leur importance dans un monde où la standardisation culturelle devient partout la norme ?

Il y aurait peut-être des comparaisons fructueuses à faire entre le tibétain et une langue minoritaire comme le breton. Diverses caractéristiques les rapprochent telles leur rareté, leur diversité dialectale, et l'environnement social et politique qui entoure leur pratique quotidienne. Cependant les Nations Unies classent le breton parmi les langues minoritaires en danger alors que dans le cas du tibétain, seules des variantes régionales (comme le ladhaki et le sherpa) sont ainsi catégorisées¹. Les deux langues connaissent de fortes variations de prononciation et de vocabulaire sur leurs territoires respectifs². Le contraste est total par contre lorsqu'il s'agit des limites imposées aux revendications d'une identité indépendante : on peut arborer le drapeau breton ou revendiquer une certaine autonomie sans encourir de sanctions. Actuellement, au Tibet même, ces gestes vous feront rapidement arrêter et la torture

Molly Chatalic

en prison est chose courante pour les Tibétains. Il est des expressions telles « Bö rangzen » et « Gyalwa Rimpoche la chap ten cho »³ qu'il ne faut pas prononcer en public sous peine d'interrogatoire dans un poste de police ou d'expulsion *manu militari* du pays. Le simple fait de prononcer ces expressions, que l'on sache ce qu'elles signifient ou non, et qu'on y adhère ou non, suffit. Le fait même de connaître la langue tibétaine est à double tranchant : cela permet une convivialité et une mise en confiance rapide lorsqu'on côtoie les Tibétains, pour preuve ces exilés âgés émus aux larmes et les yeux écarquillés de ces jeunes exilés qui viennent de marcher un mois pour sortir de leur pays en quête d'une éducation tibétaine lorsqu'ils voient un étranger écrire dans leur langue maternelle. Mais on peut également mettre en danger ceux avec qui on communique. La question de la langue est cruciale et fondamentale pour les Tibétains et les manifestations d'octobre et de novembre 2010 dénonçant l'accroissement du chinois dans le cursus scolaire en sont la preuve.

Dans les faits, l'historiographie tibétaine raconte que l'alphabet tibétain a été créé à partir de l'alphabet devanagari par le ministre Thönmi Sambhota sous le règne du 33^e roi tibétain, Songtsen Gampo (617-649). La traduction des textes bouddhiques sanscrits en tibétain accompagna la première diffusion du bouddhisme au Tibet. La littérature tibétaine classique, qui s'est fortement développée à partir du XIII^e siècle, comprend des commentaires de ces traductions, des traités philosophiques, des chants, des poèmes, des hagiographies et récits épiques en prose ou en vers, des manuels de médecine et d'astrologie, des textes historiographiques, des autobiographies. Ce n'est qu'assez récemment qu'est apparue une production littéraire tibétaine moderne qui inclut des nouvelles et des romans, et des sites Internet diffusant ces auteurs⁴. En pratique au Tibet, 85% des jeunes tibétains ne dépassent pas l'école primaire, et l'enseignement du tibétain n'est pas prioritaire à partir du collège. En 2005, le taux d'illettrisme représentait 45% de la population âgée de 15 ans ou plus, et ces chiffres sont peut-être même trop optimistes (Hartley, Schiaffini-Vedani, xxiv). La domination économique de la langue chinoise se couple d'une domination visuelle dans la taille physique des caractères sur les panneaux officiels ou publicitaires. En exil, la priorité du gouvernement a été d'établir des écoles pour préserver la culture et la langue chez les jeunes générations. La plupart des Tibétains en exil parlent de fait trois, quatre, voire cinq langues. Mais ils n'ont pas tous une maîtrise suffisante de l'écrit pour composer en tibétain⁵. La plupart des Tibétains de l'exil ont adopté l'anglais comme langue d'expression littéraire et publique. Au Tibet même, quelques générations d'auteurs tibétains sinophones se sont succédé depuis le début des années 1950⁶. Malgré tout, la production littéraire en langue tibétaine perdure, parfois sous des formes beaucoup plus médiatiques telles les nombreuses

chansons sous-titrées diffusées sur Internet, ou des formes spécifiques à la culture tibétaine actuelle, telles les milliers de poèmes envoyées aux magazines littéraires chaque année (Hartley, Schiaffini-Vedani, xxiii).

Le poète T.N. Shakabpa

Parmi les voix poétiques tibétaines contemporaines de l'exil, celle de Shakabpa s'élève de la Californie et évoque sans cesse l'espace géographique de ses racines historiques et culturelles. Sortes de transcription de la voix intérieure, ses poèmes surgissent en anglais, avec une expression musicale, rythmée, comme une trace de la parole spontanée, presque inconsciente, souvent chargée d'émotion. Plus qu'un texte de prose, de roman, de nouvelle, ils se prêtent à la lecture, à la sonorisation.

Tibétain exilé aux États-Unis, Shakabpa est le fils d'un des ministres des finances de l'ancien gouvernement tibétain, Tsepon Shakabpa (né en 1908, mort en 1989, ministre des finances de 1939 à 1951), dont la famille s'est établie en Inde avant la prise en main totale du Tibet par le gouvernement chinois en 1959. Comme beaucoup d'enfants de l'aristocratie tibétaine, Tsoltim Ngima Shakabpa a été éduqué à l'école St-Joseph de Darjeeling (Inde), d'où sa propension à écrire en anglais. Devenu banquier international, il réussit dans les affaires, se marie et a deux enfants, mais après un divorce difficile et un cancer de l'estomac, il est victime d'une attaque cérébrale. C'est à la suite de cette période qu'il commence à composer ses poèmes (six volumes publiés à ce jour) et à rédiger des articles sur la situation politique du Tibet⁷. Il signe souvent avec les initiales de son double prénom (Tsoltim Ngima) en précisant qu'elles signifient également « Tibetan National », son identité d'exilé étant toujours profondément enracinée dans son pays d'origine, où les Tibétains ne représentent plus qu'une « minorité nationale ».

Cette étude se base sur un des livres de poèmes de Shakabpa intitulé *Dead People talking* (« Les morts parlent » ou « Paroles de morts ») ainsi que sur quelques poèmes récents (écrits depuis début 2009). Sur la couverture du livre, ces morts sont évoqués par des squelettes dansant devant le célèbre palais du Potala et représentent les dizaines de milliers de Tibétains tués pendant la « Libération pacifique » du Tibet dans les années cinquante, puis morts de famine, de torture ou sur le chemin de l'exil pendant le Grand Bond en Avant (1958-1959) et la Révolution Culturelle (1966-1976).

La production continue, presque journalière, de Shakabpa est publiée sur la liste de diffusion d'informations *World Tibet News*, et envoyée à toute la liste de son carnet d'adresses. Dans un entretien accordé récemment à l'auteur, Shakabpa a expliqué que ses poèmes lui venaient tôt le matin, à l'aube, les images et les rimes jaillissant de façon quasi constante. La version initiale

Molly Chatalic

du poème peut être révisée, parfois six ou sept fois, jusqu'à obtention de la forme finale.

Si Shakabpa écrit en anglais, ses thèmes demeurent résolument tibétains, évoquant son identité et sa propre histoire, dénonçant avec colère l'occupation de son pays et les souffrances infligées à ses compatriotes, décrivant parfois crûment l'horreur de la torture, appelant à la résistance, s'inspirant souvent de l'actualité, sans oublier le regard humoristique qui caractérise la mentalité tibétaine et qui permet, en relativisant l'absurdité du présent ou de la réalité, de garder espoir.

Penchons-nous d'abord sur le choix de la forme de cette voix, l'expression poétique, avant d'explorer en détail ses thèmes de prédilection et l'impact possible de la langue choisie pour les exprimer, si toutefois il s'agit d'un choix.

Le choix de la forme : l'expression poétique

Shakabpa s'exprime principalement par la voie de poèmes, bien qu'il publie de temps en temps des articles politiques sur des questions concernant le Tibet et la Chine. Sa poésie a une forme distinctive, comme nous allons le voir, et lui permet d'aborder avec franchise et liberté des sujets qui renvoient tous à son identité tibétaine. Elle exprime la difficulté de vivre celle-ci. Parfois sa voix ressemble presque à une voix collective. Comme nous l'avons dit, le titre de l'ouvrage que nous avons choisi indique qu'il parle pour les dizaines de milliers de Tibétains morts qu'il reste difficile d'évoquer au Tibet même. Dans le contexte politique actuel de la Chine, Shakabpa a choisi une forme traditionnelle tibétaine pour chanter la souffrance.

En effet, comme Sonia MacPherson l'a mis en évidence dans son article intitulé « A Genre to Remember : Tibetan popular poetry and song as remembrance », la forme poétique joue un rôle de première importance chez les Tibétains : facilitant la mémorisation, elle permettrait la communication démocratique d'informations. Elle a remarqué chez des apprenants leur facilité à composer des poèmes en anglais avant même de pouvoir rédiger de la prose, ce qui est un phénomène peu commun au vu de la complexité des références culturelles et des métaphores. La transposition des formes poétiques tibétaines se retrouve dans plusieurs caractéristiques de la poésie de Shakabpa, contribuant ainsi, comme nous allons le voir, à son caractère tibétain, à sa « tibétanité » pourrait-on dire.

Cependant, les rimes qui constituent la caractéristique la plus marquante des poèmes du recueil *Dead People Talking*, ne nous semblent pas relever d'une influence de la poésie tibétaine, mais être plutôt une marque de l'éducation britannique du poète. Par contre, la répétition et la reprise qui se retrouvent dans les refrains parfois obsessionnels de nombreux poèmes nous rappellent

des traits de la composition tibétaine classique héritée de l'Inde⁸. C'est une caractéristique qui favorise la mémorisation. Des mots sont parfois aussi répétés d'un vers à l'autre, se faisant écho, comme dans *Haiku*⁹ par exemple :

Red robes
Will withstand
The **red** plague ». (p. 38)

Deux mots peuvent être repris de ligne en ligne comme c'est le cas dans *Quotable Quotes-2* avec les substantifs « thunders, seeds, clouds, window, dawn, sunset » :

The stars I'd love to hug
Are the two-legged kind

The thunders I'd love to hear
Are thunders of applause

The seeds I'd love to sow
Are the seeds of love

The clouds I'd love to remove
Are the clouds impairing my vision

The window I'd love to open
Is the window of my heart

The dawn I'd like to re-experience
Is the dawn of my life

The sunset I'd like to know
Is the sunset of my ills

Les vers sont en général rimés en AA BB, comme dans le poème *Torn between two countries*¹⁰ ou dans *Precious Jewel*¹¹ dans lequel les rimes ne sont pas parfaites mais se font écho (ou plutôt jouent sur les assonances) d'une strophe à l'autre sur un modèle AAB AAB AAC DD. Autre exemple : *What Hath Communist China Wrought?*¹² avec sa dernière strophe en ABABAB (brought/wrought/sought/ et destruction/abduction/seduction). Le rythme de scansion des vers ressemble beaucoup à celui du rythme dans la composition poétique traditionnelle en tibétain. Les chants, poèmes et textes religieux tibétains sont en effet souvent scandés avec 5, 7 ou 9 syllabes par vers.

Une autre forme de répétition est celle du début des vers, en alternance, comme dans *Tibetan speak*¹³ avec la reprise alternée de « If you are... »,

Molly Chatalic

« I will give you... » qui se termine avec une allitération en F (I will fight till my ashes freely fly)¹⁴, ainsi que dans *Time is ripe*¹⁵ avec la répétition de « Only ... » et de « can you... ». Dans *Freedom*¹⁶, on note la reprise de « You may ... » et de « But I... ».

Cette forme de répétition est très apparente dans *Haiku -2*¹⁷ ainsi que dans *Dead People Talking*¹⁸. Outre sa fonction d'imprégnation mentale et visuelle, la répétition a une action de renforcement, comme si l'on récitait une litanie, ou une liste de doléances. Dans le poème *What Hath Communist China Wrought?* l'indicateur de temps « now » est répété à la fin de tous les deux vers, comme pour mieux marquer la désillusion ou la colère. Le poème fonctionne comme une plainte même lorsque les images n'ont pas de sens :

The Potala, the seat of the mighty Dalai Lamas,
Is just a tourist attraction now
The Jokhang, the holiest place in all of Tibet,
Is a mere travesty now
The three great monasteries
Have just symbolic monks now
The ancient relics
Are sold in international antique markets now
In their own country
Tibetans are second class citizens now
The quaint old streets of Lhasa
Are filled with bars and prostitutes now
The elegant wild animals
Are going extinct now
The snow-capped mountains
Are melting now
The crystal blue lakes
Are filled with atomic waste now
The pristine environment
Is completely polluted now
The once happy people of Tibet
Are in tears now
And Lhasa, god's Earth
Is the devil's paradise now

What hath Communist China brought?
Only pain and destruction
What hath Marxist China wrought?
Only strain and abduction
What hath atheist China sought
Only reign and seduction

Ces rimes et répétitions posent de sérieuses difficultés lors de la traduction – le choix a été fait ici de conserver les images et le sens au détriment des rimes. La répétition est beaucoup plus utilisée et acceptable en poésie qu'en prose et peut également être conservée. Une autre question se pose : peut-on traduire Shakabpa sans connaître la culture, et l'histoire tibétaines ? Dans *Lost Tibet*, on trouve par exemple des références au Yarlung Tsangpo, au Jokhang, au Barkhor. Il utilise parfois des mots en tibétain (« sha-bak-leb » dans *Lost Tibet*), en hindi (dans *Freedom slogan*, la dernière strophe est : « Chini bhai bhai, Tibti freedom bye bye, Hindi Chini raar raar, Tibti freedom 'rah 'rah ») ou même en espagnol (comme dans *Quotable Quotes* : « Mi casa es su casa, My home is in Lhasa »). Ces références ne nous semblent cependant pas représenter de réelles difficultés.

Le manque de sens apparent pose parfois plus de difficultés. Les poèmes de Shakabpa rappellent alors certains « nonsense poems » ou « limericks » d'Edward Lear – l'absurdité du réel transparait pour déstabiliser le lecteur. Cela est particulièrement vrai dans *Haikus* et *Animal Talk* :

Who is Hu
But a goo
Without you

Yakity yak
There's a hen pecking on my back

La simplicité peut également s'avérer trompeuse dans *Freedom Slogan* :

Have will
Will fight
-
Live hard
Die free

Ailleurs, l'expression du poète peut devenir scabreuse, comme dans un autre de ses *Haikus*, qui rappelle que les Tibétains adorent plaisanter sur le sexe et ont un sens développé de l'autodérision :

Hu is who
Who wants to screw
Me and you
Through and through.

Certains poèmes sont structurés par les cinq sens qui apparaissent comme une réaffirmation de la vitalité du poète. Ils permettent d'être au contact du

Molly Chatalic

monde et définissent l'être vivant. Ils représentent également un élément très important du bouddhisme tibétain. Dans le premier poème de ce genre (*Yes, I can!*¹⁹), les sens du narrateur sont détruits par la torture mais lui reste la voix : « Je peux écrire et éveiller les gens/ Je peux crier et me faire entendre du monde ». Alors que dans le deuxième (*Freedom*²⁰), même lorsque les sens sont détruits par la torture, virtuellement ils fonctionnent toujours, l'esprit et l'âme étant plus forts que tout²¹. Le dernier poème (*I feel hopeful*²²) met tous les sens en jeu pour détecter des signes d'espoir, terminant ainsi sur une note plus positive. L'exacerbation des sens s'explique peut-être par les épreuves physiques traversées par l'auteur et par une prise de conscience de ce qui constitue l'humanité : pouvoir exercer sa voix après avoir témoigné de tous ses sens, c'est être véritablement libre ou du moins vivant²³.

Malgré l'apparente lourdeur des rimes ou de la répétition qui caractérise les poèmes de Shakabpa, et leur simplicité ou absurdité apparente, l'essentiel réside ailleurs pour nous : dans les images, et les thèmes que nous allons maintenant évoquer.

Le choix des images : quelques thèmes de prédilection

Au Tibet, la production littéraire, poétique et musicale contemporaine continue en général à employer des métaphores issues de la culture traditionnelle. Cette manière de parler de la réalité par allusions est beaucoup moins risquée pour les énonciateurs²⁴. Au contraire, Shakabpa utilise souvent une expression directe, en évoquant parfois des images crues ou violentes. Sa parole libre contraste fortement avec l'autocensure politique que s'imposent les auteurs tibétains à l'intérieur du pays pour rester libres. Parler en langage codé devient un art et une condition de survie, mais Shakabpa utilise les codes librement pour rappeler les multiples facettes de sa culture. Son utilisation de l'humour est également typique du fond littéraire tibétain et allège les passages trop sinistres ou répétitifs. Les citations et les *haïku* sont des versions occidentalises des fameux proverbes tibétains dont un recueil a été publié en français en 2007 par les chercheurs français Nicolas Tournadre et Françoise Robin.

Le corps est une des images fondamentales qui apparaît dès le premier poème. La famille est un ensemble composé littéralement et figurativement de ses différents membres, chacun étant essentiel à l'autre, comme Shakabpa l'exprime dans *My Family*²⁵ :

Mon père la tête pensante
Et la force physique de la famille
Ma mère le cœur aimant

Et l'âme tendre
 Nous, les enfants
 Les membres souples de la famille
 Ensemble nous ne faisons qu'un²⁶

Cette image renvoie au corps du Tibet que les Tibétains au pays ou en exil chérissent toujours. Dans la mythologie tibétaine, leur pays est le corps d'une démons vaincue par le bouddhisme et dont les quatre membres ont été immobilisés par des temples construits aux quatre coins du Tibet, son cœur se situant à Lhasa, où se trouve le célèbre temple du Jokhang. Les origines guerrières et animistes du peuple, sa conversion et sa soumission à un mode de vie plus doux en apparence sont ainsi imagées. Le poète parle ensuite du déchirement de son identité – entre celle, tibétaine, de sa naissance et de son âme, et celle, apatride, de son cœur, dans *Torn between two countries* :

Écartelé entre deux nations
 Séparées par des frontières
 L'une m'a vu naître
 L'autre m'a offert un foyer
 L'une m'a donné ma culture
 L'autre l'avenir de ma descendance
 L'une m'a enseigné la théocratie
 L'autre m'a offert la démocratie
 Des rêves brisés dans un monde
 Une vie lumineuse dans l'autre
 À laquelle ira ma fidélité ?
 Laquelle servirai-je avec dévotion ?
 Écartelé entre deux nations
 Séparées par des frontières
 Mon cœur mourra pour l'Amérique
 Mon âme survivra pour le Tibet

Toute sa nostalgie du pays perdu s'exprime dans son rejet total de la Chine et son désir ardent pour son « précieux joyau », le Tibet²⁷ :

Tu m'as donné le jour
 Tu m'as donné un foyer
 Alors que la Chine m'a apporté la guerre

Tu m'as donné la joie
 Tu m'as donné la terre
 Alors que la Chine m'a apporté la peine

Molly Chatalic

Tu m'as donné mes racines
Tu m'as donné mes valeurs
Alors que la Chine m'a apporté la douleur

Nul besoin, nulle envie du régime chinois
Seul, le Tibet, mon précieux joyau.

Dans ses *haiku* et courts poèmes de deux lignes, le poète fait montre d'humour et invente ses propres proverbes. Son humour est plus ironique dans *Quotable Quotes* (« I'd rather be a cow / Than to Red China bow ») et *A Plea to Save China* (*Une supplique pour sauver la Chine*), ce dernier poème terminant sur l'image d'un invraisemblable renversement des forces comme dans le combat de David contre Goliath :

Personne, Personne, Personne
Ne peut s'opposer à ce que je ressens
Mon pays m'a été enlevé
Et je rage d'avoir perdu mon pays

Personne, Personne, Personne
Ne peut s'opposer à ce que je ressens
Les Chinois assassinent mon peuple et détruisent ma culture
Et j'ai envie de mettre un terme à leur existence
De me comporter comme un vautour

Quelqu'un, quelqu'un, quelqu'un
Mettez un terme à ce que je ressens
Libérez le Tibet pour moi
Et protégez les Chinois de moi.

Les interludes humoristiques permettent de mieux supporter toute la réalité de l'occupation chinoise. Le poème intitulé *La nonne*²⁸ fait référence à toutes ces nonnes, telles Ngawang Sangdrol et ses consœurs, emprisonnées pour avoir crié des slogans demandant l'indépendance du Tibet. Les nonnes ne recevant pas les bénéfices d'une éducation comme les moines et ayant ainsi encore moins à perdre, offrent ce qu'elles possèdent : leurs voix et leur corps²⁹. La fin du poème fait référence à la pratique rituelle tibétaine que l'on appelle « sky burial » (funérailles célestes) qui consiste à offrir le corps dépecé du défunt aux vautours. Ici les chiens remplacent les vautours³⁰. Puis, après la nonne, il prête sa voix à l'un des innombrables prisonniers de Drapchi, Gutsa, Sitru, pour ne citer que les centres de détention les plus connus (voir le poème intitulé *Imprisoned* en annexe). L'horreur se combine à l'ironie avec encore plus de force dans *Forgive them, O Lord Though they know well what*

Quand les morts parlent... en anglais

they do, dénonçant ainsi une hypocrisie, qui, si elle est évidente pour l'Occidental, l'est peut-être moins pour les accusés eux-mêmes :

Pardonnez-leur, Mon Dieu³¹
 Bien qu'ils sachent très bien ce qu'ils font

Ils ont occupé et violé notre glorieux pays
 Et assassiné un million de nos concitoyens innocents
 Ils ont emprisonné et torturé des milliers des nôtres
 Et ruiné et pillé notre précieux environnement
 Ils ont démoli nos lieux de dévotion sacrés
 Et détruit nos écritures anciennes et sacrées
 Ils ont éradiqué notre culture unique
 Et règnent vicieusement avec une poigne de fer
 Ils nous ont laissés apatrides
 Et amené l'enfer au Tibet

Pardonnez-leur, ô Mon Dieu
 Bien qu'ils sachent très bien ce qu'ils font.

Sur un ton plus nostalgique, Shakabpa évoque le passé historique dans *What hath Communist China Wrought?* et décrit le bonheur d'un temps passé dans *Lost Tibet*. Puis vient la résistance légendaire des Tibétains qui ont certes de l'humour et de la bonté, mais qui sont néanmoins des guerriers dans leur cœur³² (voir *Tibetan Speak, Yes, I can!* et *Freedom*). Une ébauche de vision politique transparait dans *Haiku-2* et dans *I feel hopeful*³³.

Les thèmes des poèmes tracent les contours de l'expérience tibétaine, au pays et en exil, et transmettent une vision contrastée à la fois terrible et joyeuse. Le mode poétique semble apte à exprimer tous les aspects de la vie pour Shakabpa puisque même son autobiographie est écrite en vers (*Winds of Change*).

On pourrait s'étonner que les références explicites à la pratique bouddhiste soient rares dans sa poésie. Il s'y réfère plus par l'emploi de vocables (« précieux »), d'images (celles de moines et des nonnes torturés), de références culturelles tibétaines empreintes de cette spiritualité qui prône par-dessus tout la compassion. La franchise et la force avec lesquelles le poète dénonce l'occupation chinoise contrastent avec la douceur apparente enseignée par le bouddhisme. La référence suprême reste le Dalai-Lama, qui est considéré par les Tibétains comme l'incarnation du Bouddha de la Compassion. Ainsi, comme beaucoup de Tibétains, on peut supposer que Shakabpa est culturellement influencé par le bouddhisme même s'il ne le pratique pas de façon régulière et approfondie. Néanmoins, quelques-uns des titres des poèmes de

Molly Chatalic

Dead People Talking renvoie à des concepts spécifiques du bouddhisme tibétain. C'est le cas pour « La philosophie bouddhiste », « Forces karmiques », « Nirvana », « Une question relative », « Om Mani Padme Hum ». Dans « Paroles tibétaines », le poète exprime peut-être le plus clairement ce contraste entre la compassion et la résistance qui co-existent dans l'identité tibétaine :

Si tu as faim
Je te nourrirai
Si tu es sans toit
Je t'accueillerai
Si tu es boîteux
Je te porterai
Si tu es triste
Je te rendrai joyeux
Si tu es ignorant
Je t'enseignerai la sagesse
Si tu es inquiet
Je te réconforterai
Si tu souffres
Je compatirai
Mais si tu occupes mon pays
Je résisterai
Jusqu'à l'envol de mes cendres.

Le choix de l'anglais : vecteur actuel de médiatisation mondiale

Le choix de langue pour s'exprimer est loin d'être anodin. De ce choix dépendra l'efficacité de transmission, l'impact sur le lectorat, la médiatisation auprès d'un public plus large et la pérennisation de l'œuvre, pour ne citer que quelques-uns des effets les plus évidents. L'anglais étant devenu un vecteur essentiel de la communication internationale à l'heure actuelle, les poèmes de Shakabpa atteignent un lectorat plus diversifié et plus large que s'il avait composé en tibétain ou en chinois.

Néanmoins, chacun sait combien la poésie est plus difficile à faire publier et à promouvoir que d'autres formes littéraires, même si elle connaît des regains d'estime périodiques auprès des lecteurs. Jusqu'à présent, Shakabpa a publié ses poèmes chez un éditeur à New Delhi, en Inde, et aux Etats-Unis, chez Publish America. Fondé en 1999, cet éditeur a déjà 40 000 titres à son catalogue. Le prix de ces éditions reste très raisonnable, surtout si l'on les compare à l'œuvre monumentale du père de Shakabpa sur l'histoire du Tibet, publié chez Brill en deux volumes et dont le prix approche les 400 dollars.

Shakabpa a d'ailleurs financé cette parution avec le Fonds Mémorial, dédié à son père et dont il est président.

En dehors de ces considérations financières, il y a celle, primordiale de la nécessité absolue de s'exprimer et d'articuler sa pensée dans un langage compréhensible. Dans le cas qui nous intéresse, la voix poétique s'élève comme un cri de révolte, témoin de la survie d'une identité culturelle spécifique. L'utilisation habituelle de métaphores ou d'allusions cède la place ici à des dénonciations directes. Le langage peut être très cru comme nous l'avons vu. D'autres poètes tibétains (et activistes) tels que Lhasang Tsering et Tenzin Tsondu sont parfois également très directs dans leur expression. En exil, l'autocensure et la peur sont dépassées.

En poésie, on évoque parfois une voix désincarnée ou universelle. Est-ce le cas pour l'œuvre poétique de Shakabpa ? Bien entendu, chaque lecteur créera ses propres images et ressentira les poèmes selon son propre conditionnement mental, émotionnel et affectif. Mais le poète demeure toujours fortement incarné dans la voix, comme si l'expression poétique était une nécessité vitale pour prolonger son existence. Est-il porte-parole d'un peuple vivant sous occupation ou apatride, ou est-ce une voix solitaire qui s'élève dans la solitude (« in the wilderness ») ? Comme la majorité de ses compatriotes, Shakabpa s'exprime certes dans la solitude de l'indifférence internationale. Néanmoins, l'anglais lui accorde le pouvoir d'être entendu et de répandre ses écrits et ses vues dans le monde. Pour Shakabpa d'ailleurs, l'universalisme d'une langue dépend du pouvoir économique et politique de ses locuteurs³⁴.

L'anglais de Shakabpa est clair, direct, et comme nous l'avons vu, caractérisé par son goût des rimes – la syntaxe particulière de son anglais étant sans doute due à l'influence de son éducation ainsi que cela a été relevé précédemment. L'utilisation de formes désuètes ou bibliques comme dans les vers « But my spirit despaireth not » (*Imprisoned*) ou dans *What hath Communist China wrought?* semble attester de son éducation religieuse dans un milieu chrétien anglophone. En comparant la traduction française à la forme originale, le constat de la concision et de l'impact vocal de l'anglais s'impose immédiatement. L'anglais est certes un avantage pour la diffusion, le lectorat atteint, mais certains pourraient aussi considérer ce choix comme une trahison, la preuve d'une acculturation irréversible. Il ne nous est pas apparu que cela soit le cas chez les Tibétains en exil³⁵. Quel degré d'attachement devons-nous avoir à la langue ? La survie d'une identité culturelle dépend aussi de sa capacité d'adaptation. Il peut y avoir une opposition prononcée des Tibétains à la langue chinoise, par exemple, car elle est devenue la langue dominante sur le territoire tibétain, mais ils reconnaissent la nécessité de son apprentissage pour leur survie économique au Tibet. Pour les exilés, ce sera le même cas de figure pour l'anglais, le hindi en Inde ou le népalais à Kathmandu³⁶.

Molly Chatalic

Dans le cas de Shakabpa, s'agit-il d'un véritable choix ? Lorsque la question lui a été posée lors d'un entretien téléphonique, il a expliqué le rôle joué par son éducation anglophone dès son jeune âge. La composition lui vient spontanément en anglais, sans doute par son immersion quotidienne dans un milieu anglophone. Il a ajouté que son niveau en tibétain littéraire lui semblait insuffisant pour écrire en tibétain. Il faut préciser également que le tibétain littéraire est extrêmement éloigné du tibétain parlé. Ne pas pouvoir s'exprimer dans sa langue maternelle pourrait être source de frustration, mais cela ne semble pas être le cas chez lui. Malgré tout, son caractère tibétain reste perceptible en filigrane à travers son expression anglaise.

Quelques questions spécifiques se posent à la lecture ses poèmes. L'emploi du vocable « God » (« Dieu ») peut paraître presque choquant à certains égards de la part d'un Tibétain alors que l'on sait que la majorité des Tibétains sont bouddhistes et non-théistes. Il existe en effet quelques Tibétains chrétiens, mais cela ne me semblait pas être le cas de Shakabpa. Cela pouvait être dû à l'influence environnante de la société américaine dans laquelle il vit depuis quelques décennies, ainsi qu'à l'éducation qu'il reçut dans sa jeunesse à Darjeeling. Interrogé sur la connotation spécifique du mot « God » pour lui, il a indiqué que cela était une façon de faire référence à ce que les Tibétains nomment traditionnellement les Trois Joyaux. De même, dans *Forgive them O Lord, for they know not what they do*, une référence détournée et très ironique est faite aux paroles du Christ. D'autres références sont typiques d'événements de l'histoire américaine ou internationale récente : ainsi il évoque la guerre en Irak et fait références aux GI, il a composé plusieurs poèmes sur les derniers Jeux Olympiques organisés en Chine (durant lesquels il y eut beaucoup de tentatives de manifestations pro-tibétaines sur le sol chinois, en Europe et au Canada), et le poème *Dead People Running*³⁷ fait une courte allusion aux souffrances endurées par le peuple birman et aux moines qui là aussi ont été à la tête de manifestations contre le pouvoir avant de subir une répression assez féroce. De façon humoristique, l'anecdote du pâté pour chiens frelaté importé de Chine aux États-Unis est reprise dans un de ses *haiku*.

Ce que Shakabpa exprime ici en anglais dans le monde occidental lui vaudrait la prison et la torture systématique au Tibet, avec ses références à l'indépendance, au drapeau, aux conflits entre Tibétains et Hans. En outre, le sujet et la forme poétique qu'il choisit pour communiquer ses vues n'intéressent qu'une infime minorité de lecteurs et de chercheurs. Mais c'est toute la question de la survie d'une identité culturelle au travers du vecteur de l'anglais. S'il avait composé en tibétain, combien plus insignifiant aurait été l'impact possible de sa voix en Occident. D'un autre côté, ses poèmes circuleraient sans doute beaucoup plus sur les blogs ou sous le manteau au Tibet,

servant peut-être de nouveau prétexte à des arrestations et à des emprisonnements. Shakabpa dessert-il la survie à long terme de sa langue et de sa culture maternelles ? Son choix de langue ne nous semble pas entamer son identité de poète tibétain, et la vivacité actuelle de la production littéraire en tibétain chez la jeune génération laisse penser que le tibétain en tant que langue moderne est loin d'être menacé de disparaître. La flexibilité linguistique semble au contraire gage d'avenir.

Conclusion

L'existence d'une « voix tibétaine » à l'instar d'autres voix minoritaires identitaires, telles la « voix irlandaise » ou la « voix noire », semble bien établie avec le nombre important de Tibétains qui s'expriment au Tibet et en exil à travers divers vecteurs de communication – nouvelles, poèmes, blogs, articles d'opinion, livres autobiographiques, et chansons.

La production de Shakabpa avec ses poèmes « uniques » et reconnaissables par leurs rimes, et leur choix de sujets ne sera pas considérée comme de la poésie par certains, étant jugée trop simpliste, ou sans valeur « poétique ». Cela nous renvoie à la question passionnante de la définition de la poésie, et nous amène à nous interroger sur la fonction de celle-ci, ainsi que sur le statut de la voix poétique. Ces poèmes peuvent déranger par leur aspect violent, et courent aussi le risque de devenir lassants par leur caractère répétitif, presque obsessionnel. Mais le poète peut-il faire autrement ? Quelle est la fonction du poète et de l'expression poétique ? Dans le poème intitulé « A stroke victim's ambition » (« Ambition après une attaque »), Shakabpa explique ainsi son intention :

Dans l'esprit en éveil
D'un corps paralysé
Se dresse le désir
De faire vivre
Une question morte
De rendre souveraine
Une nation occupée

La poésie ici est-elle un moyen privilégié pour exorciser la douleur ? Un besoin impératif de témoigner ? Rendre publique l'expression de cette souffrance et laisser une trace écrite sont des moyens de contrer l'oubli et le déni dans le temps. Les poètes tibétains tel Shakabpa donnent une voix aux milliers qui ne peuvent s'exprimer. Nous pensons à d'autres poètes de l'exil tel Mahmoud Darwich, décédé en 2008, devenu le barde, peut-être malgré lui, d'un autre peuple en mal de sa terre.

Molly Chatalic

Par le biais de son poème éponyme *Dead People Talking*, Shakabpa se fait le porte-parole de dizaines de milliers de Tibétains qui n'ont plus de voix et dont la mémoire même reste difficile à évoquer. En effet, l'histoire des effets dévastateurs de la « libération pacifique du Tibet » (commencée dès 1956 au Kham et en 1958 en Amdo) et de la Révolution Culturelle au Tibet reste encore taboue dans l'histoire chinoise. La voix poétique de Shakabpa garantit la survivance d'une identité, d'une mémoire collective, dont l'expression demeure défendue, interdite au Tibet, mais qui est soutenue en Occident.

La traduction en français de ces poèmes en est encore à son premier stade, avec toutes les interrogations que suscite le sens qui motive cet effort. Comme beaucoup de Tibétains, Shakabpa s'est montré d'abord méfiant, en pensant qu'il était possible que celle qui se proposait de traduire ses poèmes était une espionne chinoise, et que la proposition de traduction relevait de l'arnaque ou de l'escroquerie ('scam'). En effet, quel intérêt de traduire de tels poèmes en français ? C'est peut-être que la liberté d'expression est encore une valeur très fortement inscrite dans la société qui pratique cette langue. Une traduction en tibétain verra peut-être le jour à son tour dans un avenir plus ou moins proche.

La question finale qui se pose ici est donc la liberté de la parole et les limites qui lui sont imposées selon notre localisation géographique. En France cette liberté est très large, s'arrêtant au négationnisme, à l'incitation à la haine, à la discrimination. Ailleurs ces limites sont autrement plus réduites, s'arrêtant à la revendication d'une identité culturelle particulière et à une vision historique qui diffère de la culture qui domine économiquement, politiquement et militairement.

Molly Chatalic
Université de Bretagne Occidentale
CEIMA / EA4249 HCTI

Bibliographie

ADHE Ama, *Voix de la mémoire. Du Tibet libre à l'exil*, Saint-Jean-de-Braye, Dangles, 1999.

CABEZON Jose Ignacio, *Tibetan Literature Studies in Genre (Studies in Indo-Tibetan Buddhism)*, Ithaca, NY, Snow Lion Publications, 1995.

HARTLEY Lauran R., Patricia SCHIAFFINI-VEDANI (eds.), *Modern Tibetan Literature and Social Change*, Durham, NC, Duke University Press, 2008.

- JANGBU Heather Stoddard (trad.), *Nine-eyed Agate. Poems and Stories from Tibet*, New York, Lexington Books, 2010.
- LEVENSON Claude B, *Newsletter*, janvier 2010. [<http://www.claudelevenson.net/lettres/Newsletterjanvier2010.pdf>], consulté le 28 février 2011.
- KNAUS John Kenneth, *Orphans of the Cold War: America and the Tibetan Struggle for Survival*, New York, Public Affairs, 1999.
- KRANTI Vijay, « Losing Distinction Between a "Traitor" and Patriots », *Phayul*, [<http://www.phayul.com/>], consulté le 30 décembre 2009.
- LOPEZ Donald S. Jr., *Prisoners of Shangri-La: Tibetan Buddhism and the West*, Chicago, The University of Chicago Press, 1999.
- MACPHERSON Sonia, « A Genre to Remember: Tibetan popular poetry & song as remembrance », [<http://www.langandlit.ualberta.ca/archives/vol32papers/MacPherson.pdf>], consulté le 28 février 2011.
- PÄLJOR Langdün, Françoise ROBIN (trad.), *La controverse dans le jardin aux fleurs*, Paris, Bleu de Chine, 2006.
- RATO Khyongla, *My Life and Lives. The Story of a Tibetan Reincarnation*, New York, Rato Publications, 1977.
- ROBIN Françoise, Klu rgyal tshe ring, *Les contes facétieux du cadavre*, Paris, L'Asiathèque, 2006.
- ROBIN Françoise, « La Littérature tibétaine contemporaine », Dans *Siècle 21 littérature et société*, Paris, n° 18, printemps-été 2011, 5-113.
- SHAKABPA Tsepon W.D, *Tibet: A Political History*, New York, Potala Corporation, 1984.
- SHAKABPA Tsepon W.D, *One Hundred Thousand Moons*, Leiden, Brill, 2010, 2 volumes.
- SHAKABPA Tsoltim Ngima, *Dead People Talking*, New Delhi, Paljor Publications, 2008.
- SHAKABPA Tsoltim Ngima, *I Imagine*, Baltimore, Publish America Book Publishers, 2009.
- SHAKABPA Tsoltim Ngima, *Odds and Ends*, Pittsburgh, PA, Red Lead Books, 2006.
- SHAKABPA Tsoltim Ngima, *Recollections of a Tibetan*, Baltimore, Publish America Book Publishers.
- SHAKABPA Tsoltim Ngima, « The Role of English in Poetry by Tibetans », [<http://www.tibetwrites.org/>], consulté le 1^{er} février 2010.

Molly Chatalic

SHAKABPA Tsoltim Ngima, *Voice of Tibet*, New Delhi, Paljor Publications, 2008.

SHAKABPA Tsoltim Ngima, *Winds of Change, An Autobiography of a Tibetan*, New Delhi, Paljor Publications, 2005.

SHAKABPA Tsoltim Ngima, *Being Tibetan*, America House Book Publishers, 2010.

THÖNDRUPGYÄL, Françoise ROBIN (trad.), *La fleur vaincue par le gel*, Paris, Bleu de Chine, 2006.

THÖNDRUPGYÄL, Françoise ROBIN (trad.), *L'artiste tibétain*, Paris, Bleu de Chine, 2007.

TOURNADRE Nicolas, Françoise ROBIN, *Maxi proverbes tibétains*, Marabout, 2007.

YONGDEN Lama, *Mipham, a Tibetan Novel*, San Francisco, Kathmandu, Mudra, 1971 (originally published by John Lane, The Bodley Head, London, 1938, English version by Percy Lloyd & Bernard Miall), woodcuts by Roger Williams).

YUE Yue, *La souffrance dans la littérature tibétaine sinophone*, Thèse de doctorat, INALCO, Paris III, novembre 2006, 2 tomes.

sites Internet :

<http://bo.wikipedia.org/wiki/>

<http://drugmo.wordpress.com/>

<http://woeser.middle-way.net/>

<http://www.dalailama.com/>

<http://www.guchusum.org/>

<http://www.gyalwarinpoche.com/>

<http://www.khabdha.org/>

<http://www.highpeakspureearth.com/2009/08/looking-at-criminal-cases-to-examine.html>

<http://www.paldengyal.com/>

<http://www.unesco.org/culture/ich/index.php?pg=00206>

http://www.tibet-doc.org/content/hommage_de_jamyangkyi_une_prisonniere_tibetaine

<http://www.tibetwrites.org/>

notes

- ¹ Cette comparaison s'arrête néanmoins lorsqu'il s'agit de parler de diffusion. Le tibétain est la langue écrite du peuple tibétain depuis 1400 ans, et il existe 140 magazines littéraires et culturels tibétains à l'heure actuelle. Le tibétain est enseigné dans plusieurs dizaines d'universités du monde, le bouddhisme tibétain se diffuse dans le monde entier. On ne peut donc pas comparer le rayonnement du tibétain et celui du breton.
- ² Rappelons cependant que la surface du territoire du Tibet historique représente cinq fois celle de la France.
- ³ « Bö rangzen » et « Gyalwa Rimpoche la chap ten cho » peuvent se traduire respectivement par « Tibet indépendant ! » et « Longue Vie au Dalai-Lama ! ».
- ⁴ Voir le dossier préparé par Françoise Robin sur « La Littérature contemporaine du Tibet » (dans *21^e siècle littérature et société*).
- ⁵ Les seuls écrivains tibétains en exil à écrire en tibétain sont, paradoxalement, les Tibétains récemment arrivés du Tibet.
- ⁶ Yue Yue. *La souffrance dans la littérature tibétaine sinophone*. Thèse de doctorat, INALCO, Paris III, novembre 2006, 2 tomes.
- ⁷ *The Case Against Autonomy for Tibet*, le 2 janvier 2008 ([<http://tibetwrites.org/?The-Case-Against-Autonomy-for>], consulté le 28 février 2011) ; *Free Tibet – One Way or the Other*. Los Angeles Times, le 28 juillet 1996, p. M5.
- ⁸ Cela relève des « sgra rgyan » (« effets sonores » litt. « ornements sonores ») et les variantes sont très nombreuses (répétition d'une syllabe, répétition d'un son, etc).
- ⁹ Les *haiku* eux-mêmes sont des emprunts à la littérature japonaise, ce qui n'est pas courant dans l'expression littéraire tibétaine contemporaine.
- ¹⁰ *Dead People Talking*, 1.
- ¹¹ *Idem*, 25.
- ¹² *Idem*, 111.
- ¹³ *Idem*, 15.
- ¹⁴ On peut d'ailleurs se demander comment Shakabpa réalise la prononciation du « f », ce son n'existant pas en tibétain et étant fréquemment réalisé par le son « p » aspiré.
- ¹⁵ *Dead People Talking*, 10.
- ¹⁶ *Idem*, 11.
- ¹⁷ *Idem*, 61.
- ¹⁸ *Idem*, 117.
- ¹⁹ *Idem*, 16.
- ²⁰ *Idem*, 11.
- ²¹ La question de l'âme et de l'esprit en tibétain est complexe : on utilise les termes « bla », « rnam shes », « sems ». Tout le système du bouddhisme tibétain est basé sur la compréhension du fonctionnement et de la nature réelle de l'esprit. Dans *Freedom*, le poète utilise les termes anglais « mind » et « soul ».
- ²² *Dead People Talking*, 108.

Molly Chatalic

- ²³ On peut y voir aussi la fine observation des procédés de connaissance des phénomènes dans le bouddhisme tibétain qui explique la fonction de chacun des sens. Cependant Shakabpa ne disserte jamais explicitement sur les enseignements bouddhistes dans ces poèmes.
- ²⁴ Les métaphores ne sont pas forcément des allusions, mais des élégances de langage (le joyau du ciel = le soleil) héritées de l'Inde. La métaphore est une des cinq sciences mineures héritées de l'Inde et l'art de la métaphore a été très développé au Tibet, avec des dictionnaires de métaphores poétiques où on dresse la liste des métaphores attestées par référent (lune, terre, soleil, nuage, etc.). Ces métaphores étaient d'abord employées pour créer des parallèles et démontrer la virtuosité du poète, mais elles ont pu et peuvent aujourd'hui servir à procéder par allusions.
- ²⁵ Dans cette partie qui traite des thèmes et des images, nous avons choisi de proposer notre version française des poèmes, car il ne s'agit plus de mettre en relief les rimes et les répétitions.
- ²⁶ Toutes les traductions des poèmes en français sont des versions proposées par l'auteur.
- ²⁷ « Précieux » est un vocable récurrent de la culture tibétaine, utilisé aussi couramment comme prénom (« Rinchen » en tibétain).
- ²⁸ *Dead People Talking*, 5.
- ²⁹ Voir Hanna Havnevik, *Tibetan Buddhist Nuns: History, Cultural Norms and Social Reality*, Oslo, Aschehoug AS, 1990.
- ³⁰ Le poète reprend cette allusion à un oiseau familier des Tibétains en se peignant lui-même comme vautour dans *Une supplique pour sauver les Chinois*, cité plus haut.
- ³¹ La tonalité chrétienne du poème peut surprendre (il rappelle les paroles du Christ à son Père « Pardonnez-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font ») car ces références sont totalement étrangères à la culture tibétaine. Ce réemploi peut s'expliquer par le passage de Shakabpa par les frères de Darjeeling, mais également par son immersion dans la société américaine.
- ³² N'oublions pas en effet la résistance armée du Chushi Gangdruk, une force volontaire de résistants armés contre l'occupation chinoise, fondée en 1958.
- ³³ Dans *Dead People Talking*. New Delhi, Paljor Publications, 2008.
- ³⁴ « The Role of English in Poetry by Tibetans », Friday 28 December 2007, (<http://www.tibetwrites.org/?The-Role-of-English-in-Poetry-by>), consulté le 3 mars 2011).
- ³⁵ Le cas est plus compliqué au Tibet. Lorsque les Tibétains écrivent en chinois, beaucoup de Tibétains du Tibet le déplorent, car ils restent très attachés à l'expression en tibétain. Mais quand celui/celle qui s'exprime en chinois s'engage pour la cause Tibétaine (voir les travaux de Lara Maconi sur Yidam Tsering et Woesser), on lui pardonne cette « trahison ».
- ³⁶ Notons cependant une différence de taille entre l'importance de l'anglais, langue internationale par excellence, et le chinois, qui n'est pas encore une langue internationale bien que parlée par le plus grand nombre de locuteurs. Comme nous l'avons vu, le chinois représente en plus la langue du colonisateur. Les Tibétains sont fiers lorsque le Dalai-Lama parle en anglais sur la scène internationale, même quand il y a des Tibétains dans l'assistance, car cela prouve qu'il est un homme international. Cela donne une bonne image des Tibétains et contraste avec le fait que peu de dirigeants chinois, tout puissants qu'ils soient, parlent ne serait-ce que quelques mots d'anglais.
- ³⁷ *Dead People Talking*, 102.